

L'INVITÉ

1964

Naissance
à Baranavitchy
(Biélorussie).

1987

Travail
à l'Institut
cybernétique
de Kiev (Ukraine).

1996

Premier
documentaire:
*Aujourd'hui,
on construit
une maison.*

2010

My joy,
sélectionné
au festival
de Cannes.

2012

Prix Fipresci
de la critique
internationale
pour *Dans
la brume.*

2014

Maidan, à propos
des événements
de la grande
place de Kiev.



*Documentariste, il a recueilli
la parole des autres. Aujourd'hui,
le cinéaste ukrainien scrute
l'absurdité qui gangrène la Russie,
avec les yeux d'Une femme douce.*

Sergueï Loznitsa

L'INVITÉ

LE CINÉASTE SERGUEÏ LOZNITSA

Le jury du festival de Cannes aurait pu tout accorder à l'Ukrainien Sergueï Loznitsa. La Palme d'or, puisque *Une femme douce* (avec 120 Battements par minute, de Robin Campillo) était, de très loin, le meilleur film de la compétition. Le Grand Prix pour son exigence esthétique. Le Prix de la mise en scène pour ces plans-séquences à l'incroyable intensité. Le Prix du scénario pour sa force politique. Et même le Prix d'interprétation à Vasilina Makovtseva : il en faut du talent

Propos recueillis par Pierre Murat

pour épurer pareillement son jeu, mieux laisser deviner l'horreur sous la pureté du visage... Mais le réalisateur est reparti bredouille de Cannes, comme toujours – c'est sa troisième sélection (après *My Joy* et *Dans la brume*). Sans doute, comme Andreï Tarkovski jadis, a-t-il trop l'exigence chevillée au corps ; la moindre facilité lui est impossible : son métier d'artiste le lui interdit. De là à déconcerter un jury... Artiste, d'ailleurs, il ne l'est pas devenu tout de suite. En 1987, ce diplômé en mathématiques intègre l'Institut de cybernétique de Kiev, où il mène des recherches sur l'intelligence artificielle. Quatre ans plus tard, il s'inscrit au VGIK, la célèbre école cinématographique de Moscou. Son diplôme en poche, il commence à sillonner le pays et réalise une série de documentaires fêtés un peu partout : notamment *Aujourd'hui, on construit une maison* (1996), vingt-huit minutes où l'on voit des anonymes plus ou moins maladroits se confronter à des planches, des poulies et du béton...

Vous aviez un beau métier, un avenir doré. Pourquoi avez-vous couru le risque de devenir cinéaste ?

L'envie d'aller voir « de l'autre côté du miroir », si j'ose dire. Je m'étais consacré aux sciences exactes. Il me semblait important d'explorer un univers aussi essentiel : les sentiments. Je voulais découvrir la sensation que peut éprouver un être humain lorsqu'il se livre à cette action on ne peut plus bizarre : la création artistique. Et puis on était au début des années 1990 ; j'étais jeune encore et, pour la première fois, euphorique. Je me souviens d'une émission de radio où un historien-philosophe s'enthousiasmait : « L'URSS est morte, assurait-il, le communisme s'est effondré : une nouvelle vie s'offre à nous. » J'étais tellement d'accord avec lui que j'ai à peine écouté son contradictoire : « Je ne suis absolument pas d'accord, disait cet homme lucide. La Russie ne peut revivre, puisque, depuis des décennies, elle n'a pas été. » Avant d'ajouter, non sans humour : « La mort n'est pas donnée à tout le monde... » C'est évidemment lui qui avait raison.

Le dernier plan d'*Une femme douce* montre le peuple plongé dans un profond sommeil...

Mais c'est depuis une éternité que la Russie vit ainsi. Anesthésiée. Loin de toute réalité. Comme enchantée par une série de magiciens pervers...

Votre but, comme cinéaste, est de la réveiller ?

Non, je ne me sens pas du tout prophète. Mais obligé, c'est vrai, de laisser s'exprimer, par ma voix, tous ceux qui ont été si longtemps bâillonnés, qu'on a réduits au silence et souvent par la force. J'ai très envie, à l'avenir, de me plonger encore davantage dans le drame vécu par les générations précédentes et le mettre en lumière. De crainte qu'on l'oublie ou le nie.

Votre « femme douce » regarde tout ce qui se passe autour d'elle bien plus qu'elle ne parle. Que voit-elle ?

La réalité de la Russie actuelle. L'abandon. L'individualisme. La monstruosité. La bêtise... Mais il ne me suffisait pas qu'elle regarde : je voulais impliquer le spectateur. Dans le train, par exemple, on ne voit que son reflet sur la vitre du wagon. C'est à nous, sans son entremise en quelque sorte, que les passagers racontent leur triste vie. Soudain, c'est nous qui devenons la « femme douce » et ce qui lui arrive nous arrive aussi... La force du cinéma d'aujourd'hui est de pouvoir faire plonger les spectateurs dans l'indéfini. Une zone où la logique s'efface. Dans le cinéma de Michael Haneke, par exemple, notamment dans *Caché*, je ne sais pas trop ce que je vois. Et qui filme ce que je vois. Tous les personnages semblent tirer les manettes à tour de rôle. Le trouble ainsi créé rejait sur le spectateur : qui a l'audace de me manipuler ainsi ? C'est passionnant...

Une fiction comme *Une femme douce* ne vous permet-elle pas de dénoncer la société plus àprement qu'un documentaire, simple état des lieux ?

Non. Mais la grande souffrance d'un documentariste – la mienne, en tout cas –, c'est de se demander, à chaque instant, si on ne blesse pas ses interlocuteurs. On les suit, on les épie, on les confesse : c'est une énorme responsabilité. Alors j'essaie de jouer avec les deux genres : mes rencontres dans la vie deviennent mes héros de fiction, parfois. Dans *Une femme douce*, par exemple, les passagers du train racontent au mot près ce que des hommes et des femmes m'avaient confié lorsque je les interviewais pour un documentaire.

Pourquoi tant de plans-séquences ?

Pour faire ressentir au spectateur ce que certains passent leur temps à lui cacher : l'insoutenable légèreté de la durée... Je pense changer de style à l'avenir, mais, pour l'instant, un plan de coupe, à mes yeux, est une révolution ! Je passe mon temps à sursauter quand je vois les films de certains confrères, hachés comme il n'est pas permis. On dirait que leur but, en permanence, est de tuer le temps...

Dans *Une femme douce*, Vasilina Makovtseva interprète un personnage spectateur d'un monde en perdition.



L'INVITÉ

LE CINÉASTE SERGUEÏ LOZNITSA

Comme bien des Slaves, n'êtes-vous pas un donneur de leçons ?

Tous les artistes ne le sont pas : Dostoïevski, par exemple...

Mais Soljenitsyne, si, en dépit de son talent...

Quand il cède à cette faiblesse, il ne me plaît pas. Je suis en désaccord total, par exemple, avec *Une journée d'Ivan Denissovitch*, son premier roman. Il y prétend que le travail permettait la survie dans les camps. Non, cent fois non... En Russie, le travail a toujours tué, au contraire. Le pouvoir n'a fait que l'exalter en une suite de slogans imbéciles, mais personne ne pouvait y croire. Enfin si, quelques candides qui y sacrifiaient leur vie pour mieux se retrouver vieux, seuls et rejetés. J'en parle en connaissance de cause : mes parents, qui, comme on dit, ont contribué à l'essor industriel de la nation, ont vécu dans la pauvreté avec leurs yeux pour pleurer. Il me vient soudain une pensée de Varlam Chalamov, l'auteur de *Récits de la Kolyma*. Après les fléaux du XX^e siècle – la Shoah, le goulag, la bombe atomique –, il prétendait interdire à tous les intellectuels de faire la leçon à quiconque. Et il avait raison : à force d'erreurs, l'artiste ne peut plus être considéré comme un guide moral. Il en a perdu le droit.

L'absurde est-il une solution pour décrire le monde actuel ? Il est souvent présent dans vos films...

J'ai toujours eu une immense admiration pour Kafka. Et pour Nicolas Gogol : *Les Ames mortes*, mais aussi les *Nouvelles de Pétersbourg*. Sa façon de déformer les êtres pour mieux les montrer tels qu'ils étaient... Oui, l'absurde peut devenir une solution à l'incohérence. C'est d'ailleurs le seul sentiment qu'engendre la Russie actuelle. Là-bas, quel que soit votre projet – de vie, de cinéma –, la violence est telle que vous finissez toujours une kalachnikov à la main...

Vous avez réalisé un documentaire (Revue, 2008) sur la propagande diffusée par les actualités soviétiques de la fin des années 1950...

Une scène m'avait particulièrement amusé. L'intervieweur demande à un gamin : « Aimes-tu travailler ? » L'enfant regarde la caméra, ses yeux chavirent et on le sent tout prêt à répondre que non, bien sûr, il déteste ça. Mais, en un instant, il réalise qu'un petit garçon soviétique, un futur « pionnier », doit mentir pour s'en sortir. Alors, courageusement, il répond : « Oui ! »... J'étais aux anges : c'est toute la fausseté d'un système qu'il révélait, là, en une seconde...

Mais quand vous filmez, dans *Maidan* (2014), les rassemblements sur la grande place de Kiev contre le président pro-russe louchtchentko, vos images peuvent tromper aussi...

Un réalisateur est forcément un dictateur : il impose ses images. Mais l'auteur d'un film de propagande sait à l'avance ce qu'il va filmer pour convaincre le spectateur de penser comme le souhaite l'Etat. Mon but à moi est d'amener le spectateur à penser tout seul, comme un grand. A le réveiller – puisqu'on parlait des gens endormis à la fin d'*Une femme douce* –, même si, en définitive, il s'oppose à ce qu'on lui montre... Durant le tournage de *Maidan*, j'étais constamment bouleversé, mais jamais je n'aurais accepté, comme me le suggéraient certains, de conclure mon film sur des slogans patriotiques à l'ancienne, style « Nous avons vaincu ! » ou « Vive la liberté ! »...

Qu'est-ce qui vous a éterné dans l'actualité récente ?

Le G20. Des gars discutent entre eux, s'expriment dans la plus pure langue de bois, à tel point qu'on est forcé de mesurer la sympathie de deux chefs d'Etat à la force et à la longueur de leur poignée de main... Et on s'étonne que des manifestants viennent troubler cette mascarade ! En tant que contestataire viscéral, j'aimerais proposer un G130, où tous les pays exclus de l'élite viendraient disserter sur le sort des Etats-Unis, de la France et de l'Allemagne. Ce pourrait être drôle...

Vous êtes ukrainien. Nationaliste. Comment décririez-vous la situation actuelle de votre pays, même si vous vivez actuellement en Allemagne ?

Pour le coup, ce n'est plus drôle du tout... On n'en est même plus au stade de Poutine ou pas Poutine. Admettons qu'il ait un successeur et que ce soit – ce qui est totalement impensable – son actuel opposant, Alexeï Navalny. Que fera-t-il ? Il présentera à l'Union européenne son côté solaire. « Oui, messieurs, dira-t-il, nous avons commis plein d'erreurs. Donnez-nous dix ans pour les réparer. En attendant, signons vite des accords commerciaux, preuve de notre amitié enfin retrouvée. » Mais ce sera une ruse de plus : la Russie a toujours su embrasser ses adversaires, en cachant un poignard dans son dos... La situation est inextricable : trop d'incompréhension et de haine entre les russophiles et nous... Il est arrivé, parfois, durant les guerres, que des soldats refusent de tirer sur des adversaires qui, après tout, étaient leurs frères. J'en suis là, c'est vous dire que je ne suis nulle part. Je ne crois pas aux miracles, mais ils surgissent parfois. Alors voilà : j'attends... ●

« L'absurde peut devenir une solution à l'incohérence. C'est d'ailleurs le seul sentiment qu'engendre la Russie actuelle. »